Les causes de la corruption et de la décadence des cités selon Al Fârâbî

Mory THIAM

Département de Philosophie Université Cheikh Anta Diop, Dakar

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8663

Résumé : Al Fârâbî est un auteur musulman du Xe siècle dont l'ambition était de fonder une cité vertueuse fondée sur les mêmes principes que ceux qui gouvernent l'univers. Cette cité vertueuse est à ses yeux la seule capable de garantir aux hommes le bonheur sur terre. Mais pour parvenir à justifier la nécessité de la fondation de cette cité vertueuse, il fallait d'abord montrer qu'aucune des types de cités qui existaient jusque-là n'était en mesure de conduire au bonheur et à la félicité que sa cité vertueuse pouvait nous garantir. Dans cet article, il s'agit d'examiner les différents types de cités viciées en insistant sur les raisons pour lesquelles elles sont toutes productrices de malheur pour les citoyens qui y vivent.

Mots-clés : Malheur, Vice, Tyrannie, corruption morale, souffrance—désordre politique

Abstract : Al Fârâbî is a Muslim author from the 10th century whose ambition was to found a virtuous city based on the same principles as those which govern the universe. In his eyes, this virtuous city is the only one capable of guaranteeing men happiness on earth. But to succeed in justifying the necessity of the founding of this virtuous city it was first necessary to show that none of the types of cities which existed until then were able to lead to the happiness and felicity that its virtuous city could. guarantee us. This article examines the different types of vitiated cities, emphasizing the reasons why they all produce unhappiness for the citizens who live there.

Keywords : Misfortune, Vice, Tyranny, moral corruption, suffering—political disorder

1 Introduction

Le projet politique d'Al Fârâbî a été construit autour d'une volonté de mettre sur pied une cité vertueuse où régneraient le bonheur absolu et la félicité. À l'instar de la cité idéale de Platon, la cité vertueuse est celle dans laquelle tous les principes éthiques qui gouvernent l'univers sont mis en pratique pour le bonheur de tous. Si tous les deux apparaissent comme des utopistes et des rêveurs, ce n'est pas tant à cause du fait que leur vision ne colle pas avec la réalité politique de leur temps, mais surtout parce que leurs modèles politiques semblent si parfait qu'ils en sont devenus

presque irréalisables. Car au fond, même les théories qui assument ouvertement être des utopies, partent toutes d'une analyse de la réalité politique de leur temps. C'est le cas par exemple de l'Utopie de Thomas Moore qui est bâtie autour d'une réflexion sur la situation politique en Angleterre au XVIII[e] siècle[1]. En d'autres termes, le rêve d'une vie meilleure est toujours sous-tendu par le constat souvent amer d'une situation vécue et contre laquelle il convient non seulement de s'indigner, mais aussi et surtout pour laquelle il est nécessaire de trouver une solution. Et c'est justement cette démarche que nous retrouvons dans la philosophie politique d'Al Fârâbî. Sur ce point, il affirme ouvertement s'inspirer de la démarche de Platon qui, dans la construction de son système politique, est parti d'une analyse de la situation politique à Athènes à son époque. Ainsi, nous dit Al Fârâbî : « *Il lui devint clair qu'il faut une autre cité et une autre nation, différentes des cités et des nations existant en ce temps-là* »[2].

Mais pour qu'une telle démarche soit cohérente, il était nécessaire pour Al Fârâbî de pouvoir d'abord identifier ce qui fait problème à son époque. Car au fond, il a beau vouloir s'inspirer de Platon dans sa démarche, il se pourrait bien que les cités de l'époque de Platon ne soient pas habitées par les mêmes vices que celle de son époque. C'est la raison pour laquelle il lui fallait nécessairement faire un travail d'analyse des différentes formes d'organisation politiques pour déterminer pour quelles raisons ces cités n'étaient pas parvenus à correspondre à la description qu'il fera plus tard de la cite vertueuse. Nous nous retrouvons alors dans une situation telle que, dans la réalité, il existe plusieurs types de cités viciées et une cité vertueuse. C'est comme une sorte de reprise de la dialectique de l'un et du multiple chez Platon, l'Un étant la vérité vers laquelle on tend et les multiples représentants les différentes tentatives, les formes apparentes qui donnent l'impression d'être le vrai sans l'être réellement. De la même manière chez Al Fârâbî, les multiples cités qui se dressent sous nos yeux nous apparaissent comme des cités bâties sur des principes solides mais à y voir de près, ce sont des cités qui sont non seulement mal gouvernés mais aussi productrices de malheur.

Ainsi, nous dit-il,

> « *la cité vertueuse s'oppose ainsi d'abord à la cité d'ignorance qui compose plusieurs variétés, puis à la cité immorale , à la cité versatile à la cité de l'errance et enfin aux dissidents . (nuwabit). La cité de l'ignorance, qui est la véritable antithèse de la cité vertueuse, comporte à son tour six variantes qui sont respectivement la cite du nécessaire , de la scélératesse , de la bassesse , des honneurs , de la domination et la cité collective* »[3].

La question qu'il convient alors de poser est la suivante : pourquoi est-ce si difficile d'atteindre cette cité vertueuse productrice de bonheur que nous recherchons tant ? Pourtant à toutes les époques, nous avons des cités et des formes de régimes politiques

[1] Thomas Moore, Utopie, Traduit de l'anglais par Victor Stouvenel Préface de ClaudeMazauric Revu et annoté par Marcelle Bottigel, Editions Sociales, 1997.

[2] Al Fârâbî, *La philosophie de Platon,* Paris, Editions Allia, 2002.

[3] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, Paris, Albouraq, 2011, p. 11.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

qui se sont présentées comme des cités vertueuses, fondées sur les plus hautes valeurs morales mais qui se sont révélées ensuite être sources de malheur parce que corrompues. Pourquoi les hommes se sont-ils, maintes fois, laissés tromper par des formes d'organisations politiques qui n'étaient vertueuses que de nom ? Pour comprendre pour quelle raison une telle supercherie a autant duré, il est nécessaire d'examiner les différentes cités viciées qu'Al Fârâbî examine dans son corpus philosophique. Il s'agit de six types de cité mais qu'il classe en trois catégories : les régimes de l'ignorance, les régimes mauvais ou immoraux, et enfin les régimes dévoyés ou trompeurs.

2 Les régimes de l'ignorance

S'il y a un point fondamental où Al Fârâbî rejoint Platon, c'est certainement sur l'idée que le mal prend très souvent sa source dans l'ignorance. En réalité, il arrive que l'on soit convaincu d'avoir choisi la voie du bien, du bonheur et du salut, alors que nous avons choisi celle de notre propre malheur. Le premier type de régime qui illustre ce décalage entre ce qui était tant espéré et ce qui est effectivement vécu c'est la cité du nécessaire. Pour Al Fârâbî, « *La cité du nécessaire est celle dont les habitants ont pour but de se limiter à ce qui est nécessaire, pour la subsistance du corps, en aliments, vêtements logements, sexualité et qui s'entraident à l'obtenir* »[4]. La principale raison de ce décalage est à chercher dans la vision erronée que la majorité des hommes a du bonheur. En effet, la plupart des hommes considère que pour accéder au bonheur il est nécessaire que la personne possède les biens matériels qui le mettront à l'abri des besoins fondamentaux que sont manger, boire, dormir et s'accoupler. Et sur ce point, ce qui se passe au niveau individuel est souvent dupliqué au sein de la cité. En effet, si la majorité des hommes considère que le bonheur dépend de la satisfaction des besoins nécessaires, le choix du modèle politique restera grandement tributaire de cette vision car l'objectif de tout être humain est de vivre heureux. Voilà comment une majorité d'hommes en arrive à choisir un modèle politique dans lequel le principal objectif est la satisfaction des besoins de survie. Ceux qui sont considérés comme les plus dignes et les plus aptes sont ceux qui sont les plus à même de garantir à la population la satisfaction des besoins nécessaires.

Dans la cité fondée sur l'acquisition du nécessaire, nous dit Al Fârâbî,

> *« ces gens-là accordent la précellence à ceux d'entre eux qui, s'agissant des moyens à employer pour parvenir à fournir l'indispensable aux habitants, savent bien manœuvrer, diriger, arriver à leur fin de la manière la plus efficace* »[5].

Or, cette conviction personnelle a été à l'origine du malheur et des déboires de beaucoup d'individus. En effet, les besoins de survie ont la particularité de se renouveler à chaque fois qu'ils sont satisfaits, ce qui nous place de facto dans une position de désir et donc de manque. Ainsi la satisfaction de ces besoins ne nous accorde que tout

[4] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, paris, Albouraq, 2011, p. 254.

[5] Al Fârâbî, *Le livre du régime politique*, Introduction traduction et commentaires de Phillipe Vallat, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 190.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

au plus un bonheur éphémère, un instant fugace balayé d'un revers par l'apparition d'une nouvelle tension causée par le renouvellement du désir. D'ailleurs rien ne garantit que leur satisfaction nous permette d'atteindre le bonheur auquel on s'attendait, car le plus souvent, à chaque fois que l'on satisfait un de ces besoins, les moyens de sa satisfaction ne nous apparaissent plus comme attrayants. On tombe ainsi dans ce que Schopenhauer appelle « l'ennui ». L'ennui consiste en un sentiment d'indifférence et presque de dégoût à l'égard de l'objet de satisfaction de notre désir. L'objet qui avait tant de valeur à nos yeux devient tout d'un coup insignifiant dès que nous entrons en sa possession. Le plus dure ici est que l'on pensait que la possession de l'objet de notre désir allait être source de bonheur, alors que non puisque la valeur qu'on lui accordait au moment où on la convoitait n'est plus celle qu'elle a à nos yeux au moment où on l'a obtenu.

Ainsi, nous dit Schopenhauer,

> « *une vision d'ensemble générale montre que LA SOUFFRANCE et L'ENNUI sont les deux ennemis du bonheur humain. Nous pouvons remarquer que dans la mesure où nous réussissons à nous éloigner de l'un, nous nous rapprochons de l'autre, et vice versa. Ainsi notre vie oscille plus ou moins violemment ou faiblement entre les deux. Cela provient du fait que tous deux se tiennent, vis-à-vis de l'autre, dans un double antagonisme, un antagonisme extérieur, ou objectif, et un antagonisme intérieur, ou subjectif. En effet, extérieurement, le besoin et la privation engendrent la souffrance ; en revanche, l'aise et l'abondance font naître l'ennui* »[6].

Pire encore, il arrive même que la possession de l'objet tant désiré soit source de malheur. En effet, la majorité des hommes confond le bonheur et le plaisir. Le bonheur est quelque chose de durable puisqu'il correspond à une situation psychologique dans laquelle notre conscience ou notre âme n'est plus troublée par quoi que ce soit. C'est ce que les grecs appellent l'ataraxie, où le zen chez les taoïstes ; on l'appelle aussi le nirvana chez les bouddhistes. Le plaisir par contre est un état émotionnel d'extase et se manifeste très souvent par une agitation de notre corps. L'erreur principale donc dans la cité du nécessaire, c'est que les citoyens y sont à la recherche non pas du bonheur mais plutôt de ce que les stoïciens considéraient comme des plaisirs naturels et nécessaires.[7] Epictète montre d'ailleurs que ces plaisirs sont non seulement éphémères et sans grande valeur, mais leur abus est source de malheur.

L'autre raison du malheur que la satisfaction des désirs nécessaires peut causer, c'est que très souvent, si on se lance tête baissé dans la quête de ces plaisirs, on ne réfléchit plus sur les conditions de leur satisfaction. Ainsi tous les moyens jugés bons pour y parvenir sont les bienvenus. Et cela peut être source de malheur y compris pour celui qui est censé gouverner. Car dès qu'on utilise des moyens qui ne sont pas en adéquation avec les principes du gouvernement vertueux, nous nous exposons à la

[6] Arthur Schopenhauer, *Parerga & Paralipomena : Petits écrits philosophiques*, Traduction et annotation et Jean-Pierre Jackson, Paris, Editions Coda, 1988, p. 366-367.
Seconde édition révisée.

[7] Epictète, *Manuel,* traduction de Jean François Thurot suivi des *Entretiens*, Rassemblés par Arrien, Traduction de victor cardaveaux, Paris, Editions J'ai Lu, 2014.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

sanction de la conscience morale. Cette sanction qui se décline très souvent sous la forme d'un remord ou de regret est donc principalement la source de malheur dans lequel le gouvernant peut se trouver. À cela s'ajoute le fait que l'excitation dans laquelle se trouve le peuple en permanence à la quête du plaisir est source de trouble que le gouvernant aura du mal à gérer. On comprend alors pourquoi Platon disait que le tyran prétend être heureux, mais il est en réalité malheureux parce que précisément il est esclave de ses passions[8].

Le deuxième type de régime basé sur l'ignorance est celui qu'Al Fârâbî appelle le régime vil, cité de la scélératesse ou gouvernement oligarchique. Il le décrit en ces termes :

> « *la cité de la scélératesse est celle dont les habitants ont pour but de s'entraider à obtenir la richesse et la fortune, non pour employer cette richesse à quelque utilité, mais parce qu'elle est le but de la vie* »[9].

En d'autres termes, cette cité est la matérialisation de la fameuse affirmation « *l'argent fait le bonheur* ». Ainsi, dans cette cité, la quête de la richesse est la préoccupation principielle parce que grâce à l'argent nous avons accès à toutes les choses auxquelles un être humain peut aspirer : le respect, la reconnaissance, la jouissance des plaisirs du palais, les femmes, etc. Dans ces conditions, comme pour la cité du nécessaire, on ne se soucie pas des conditions dans lesquelles la quête de la richesse se fait. Que l'on soit en adéquation ou pas avec les principes de la vertu, l'essentiel c'est d'en avoir et de pouvoir en jouir. Il s'agit d'appliquer la fameuse boutade de l'empereur romain Vespasien « *l'argent n'a pas d'odeur* ». Pour prétendre à quoi que ce soit dans ce type de régime, il faut en avoir, mais surtout en avoir une quantité suffisamment grande pour faire face aux besoins infinis et aux désirs sans cesse renouvelés de nos différents sens. Or comme les besoins sont infinis, on n'en a jamais assez ; ainsi nous dit Al Fârâbî, « *l'accumulation de ces richesses au-delà de tout besoin mesuré est recherchée à cause uniquement de l'amour de la richesse et la cupidité* »[10].

Et c'est justement là l'origine du malheur des citoyens. En effet, si l'argent est le seul référent à partir duquel l'ordre social s'établit, la course à la richesse devient l'activité favorite de tous les citoyens. Ainsi, le principe qui va gouverner l'ordre social, ce n'est plus la loi de la vertu, mais la loi du plus fort ; et dans ce contexte, le plus fort, c'est le plus riche. C'est ainsi que les injustices vont devenir monnaie courante parce qu'on ne souciera plus des droits des plus pauvres, la loi ne se souciera plus de les protéger parce le simple fait d'être pauvre est considéré comme une manifestation de notre incapacité à participer à la marche de la cité. Les pauvres sont donc, dans la cité oligarchique, des incapables et, à ce titre, ne bénéficient d'aucune indulgence de la part des riches. Et comme généralement, dans la cité de la scélératesse, c'est une

[8] Platon, *Gorgias*, 492a in œuvres complètes, traduction sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011.

[9] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, paris, Albouraq, 2011, p. 256.

[10] Al Fârâbî, *Le livre du régime politique,* Introduction traduction et commentaires de Phillipe Vallat, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 190-191.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

minorité qui s'accapare des richesses, nous avons une majorité de pauvres qui, du fait de la situation, vit dans le malheur.

Mais paradoxalement, les riches ne vivent pas dans le bonheur comme ils pouvaient s'y attendre. En effet, parce qu'ils sont conscients que la seule raison pour laquelle ils sont respectés et reconnus dans la société, c'est la richesse qu'ils possèdent, ils sont dans l'angoisse permanente de la perdre. La conséquence est qu'ils sont obligés de toujours se mettre dans une position de quête, obligés de chercher à accroître leur richesse constamment pour se maintenir. C'est justement cette angoisse permanente, cette peur qui parfois même se mue en paranoïa qui est la cause du malheur dans lequel ils vivent. Ils sont incapables d'atteindre l'ataraxie, la conscience tranquille, cette paix intérieure qui leur assurerait le bonheur et la félicité. Nous sommes donc, encore une fois, dans une cité décadente, où règne le malheur, et non le bonheur tant recherché et que seule la cité vertueuse peut nous garantir. On comprend alors aisément pourquoi Al fârâbî considère que

> « *la cite d'ignorance est celle dont les habitants n'ont jamais connu le bonheur, ni n'y ont jamais pensé. Si on le leur décrit ils ne comprennent rien et n'y croient pas. Des biens ils ne connaissent que ceux qui sont pris en apparence pour tels, et qui sont présumés représenter le but de la vie, comme la santé des corps, la richesse, la jouissance des plaisirs, le fait de suivre ses désirs d'être honoré ou flatté* »[11].

Et cette absence de bonheur et de félicité est également le lot des citoyens des cités mauvais et immoraux, mais pas pour les mêmes raisons.

3 Les régimes mauvais ou immoraux

Contrairement aux cités d'ignorance, les régimes mauvais et immoraux sont bâtis par des citoyens qui ont une certaine connaissance de la véritable nature de la vertu. Si nous suivons la logique du système politique d'Al Fârâbî, il peut paraître surprenant que des citoyens qui ont accédé à la connaissance authentique du Bien par la connexion avec l'Intellect Agent en arrivent à vivre dans une cité viciée, et donc dans le malheur et non dans le bonheur. En réalité, cela est bien possible, car il faut nécessairement distinguer ici les différents types de vertus nécessaires à la fondation de la cité vertueuse. Dans son ouvrage *De l'obtention du bonheur*, Al Fârâbî nous montre que pour fonder une cité vertueuse, il faut que les différents types de vertus soient réunis. Il s'agit des vertus théoriques, des vertus pratiques, des vertus délibératives, et des vertus morales[12]. Dans les régimes mauvais et immoraux, les citoyens sont composés de gens qui ont eu accès aux vertus théoriques. Pour Al Fârâbî,

> « *les vertus théoriques sont les sciences dont le but ultime est de rendre intelligibles avec certitude les êtres et ce qui leur appartiennent essentiellement. Cette connaissance est possédée en partie par l'homme dès le départ*

[11] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, Paris, Albouraq, 2011, p. 254.

[12] Al Fârâbî, *De l'obtention du bonheur*, traduit de l'arabe par Olivier Seyden et Nassim Lévy, présenté et annoté par Olivier Seyden, Paris, Editions Allia, 2020, p 17 sq.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

> *sans qu'il en soit conscient et sans qu'il se soit rendu compte de la manière dont il l'a acquise ni d'où il vient. C'est la connaissance primitive* »[13].

Cette connaissance du réel, de la nature des existants, ainsi que de leur disposition, est considérée comme une connaissance primitive car elle est l'expression de notre premier contact avec le monde. C'est une connaissance qui n'implique pas forcément une maîtrise de la finalité des existants ni même celle de la finalité de notre propre existence. L'homme connaît les choses du monde, mais il ne se connaît pas soi-même et ne sait pas définir avec la clairvoyance qu'il faut, la place réelle qu'il doit occuper dans l'univers, ni ses relations réelles avec les autres êtres qui le composent.

Ainsi parce qu'ils ne se connaissent pas en tant qu'être de conscience, ils ne se rendent pas compte que la part la plus importante de leur être, c'est leur dimension spirituelle et non leur dimension matérielle. Ils ont connaissance des prescriptions de la vertu morale, mais ne lui accordent pas l'importance qu'elle mérite. Ils privilégient des choses insignifiantes comme leurs désirs. On peut dire que dans ces régimes, les citoyens possèdent la connaissance du vrai, mais ne l'appliquent pas à cause de leurs désirs. On retrouve précisément ces comportements dans le régime de la bassesse qui est fondé sur les plaisirs sensoriels (Boisson, sexe, nourriture) et le régime de domination (tyrannie) fondé sur la volonté de dominer. Mushin Mahdi montre fort justement à ce propos que

> « *les régimes dont les citoyens possèdent les connaissances de ces choses, sans pour autant agir en conséquence, ce sont les régimes mauvais ou immoraux. Leurs citoyens possèdent les mêmes conceptions que ceux du régime vertueux ; pourtant leurs désirs ne desservent pas la part rationnelle de leur être mais les en éloignent au profit des fins inférieures poursuivies dans les régimes ignorants* »[14].

Le premier type de régime immoral est celui de la bassesse appelé également cité hédoniste. Dans un tel régime, la préséance est accordée à tout ce qui peut procurer du plaisir sensuel. Nous avons là un exemple typique de la confusion entre plaisir et bonheur. En effet, la satisfaction des plaisirs charnels procure à l'être humain un sentiment de toute puissance parce qu'il va avec une forme d'extase qui aiguise tous les sens. Ainsi au moment où on atteint le plus haut degré du plaisir, nous avons l'illusion de vivre dans un monde surhumain, nous avons l'impression d'être plus que de simples hommes. L'illustration la plus éloquente de cette illusion, c'est l'usage qui est fait du terme de *Nirvana* dans le contexte actuel de la modernité. En effet, aujourd'hui le nirvana désigne pour le vulgaire, un état d'extase, du plaisir ultime dans lequel l'individu qui s'abandonne aux plaisirs du sexe et de la boisson se trouve[15]. Il est donc naturel que dans un régime pareil, la débauche soit érigée en règle et que

[13] Al Fârâbî, *Op. Cit. Ibidem.*

[14] Muhsin Mahdi, *La cité vertueuse d'Al Fârâbî : la fondation de la philosophie politique en Islam*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 179.

[15] Au Sénégal une célèbre boîte de Nuit parte le non de Nirvana pour symboliser la promesse d'un plaisir ultime à ceux qui ont l'intention de la fréquenter.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

celui qui est la plus capable de satisfaire les plaisirs charnels soit considéré comme le plus heureux. Ainsi nous dit Al Fârâbî,

> « *cette cité de l'avis des hommes ignorants de la sagesse est la cité heureuse par excellence, celle qui est comblée par la fortune, parce que le dessein de cette constitution, après l'acquisition de l'indispensable et celle de la richesse, est uniquement qu'il soit possible à ses habitants d'atteindre le plaisir en multipliant les dépenses. Dans cette communauté le premier d'entre eux par ordre de précellence, le plus heureux et le plus comblé de joie est celui qui dispose d'autant d'occasions de badinerie qu'il est possible et bénéficie d'autant d'occasions de plaisir qu'il est possible d'en avoir* »[16].

Pourtant nous savons tous qu'une telle perception est erronée car si nous partons de la signification réelle du terme de Nirvana, qui est l'expression d'une tranquillité d'esprit basée sur une force mentale permettant de résister aux tentations des désirs du corps, on se rend très vite compte de l'immensité du gouffre dans lequel une cité pareille ne tardera pas à se trouver. Car dans une cité pareille, on assiste à un fonctionnement à contre-courant des principes qui gouvernent l'univers et les corps humain. En effet, pour Al Fârâbî le fonctionnement correct d'une cité repose sur sa conformité avec les principes qui gouvernent non seulement l'univers mais aussi le corps humain. Dans le corps humain, les organes sont régis par une hiérarchie bien spécifique.

L'organe qui gouverne tout le corps et qui impulse le mouvement, c'est le cœur qui est le siège et l'origine du mouvement. Il est secondé par le cerveau qui a pour fonction de tempérer la chaleur du sang produit par le corps, afin de distribuer aux différents organes la quantité de sang nécessaire à leur bon fonctionnement, et à la température adéquate. Ensuite viennent les autres organes au troisième niveau de la hiérarchie : il s'agit du foie, de la rate, des différents organes du ventre, etc. Au dernier niveau de la hiérarchie, il y a les organes génitaux. Cette hiérarchie est extrêmement importante car elle permet de distinguer trois catégories d'organes : celui qui gouvernent sans être gouverné (le cœur), ceux qui gouvernent et qui sont gouvernés (le cerveau et les autres organes) et ceux qui sont gouvernés et ne gouvernent rien (les organes génitaux). L'équilibre et la bonne santé du corps dépendent du respect de cette hiérarchie. Ainsi un corps où le pouvoir est entre les mains des organes génitaux, est un corps malade qui marche sur la tête, parce qu'on assiste à un renversement tel que les organes qui sont au bas de l'échelle se retrouvent au sommet, et cela crée un désordre. Or dans la cité hédoniste, les hommes qui sont au sommet de la hiérarchie sociale et politique ce sont justement ceux-là dont les organes génitaux gouvernent le corps. Car comme il le dit lui-même, dans la cité hédoniste,

> « les dignités reconnues à chacun, selon les hommes ignorants de la sagesse, ne sont pas en fonction de la vertu, mais en fonction : soit de la richesse ; soit de la capacité de chacun de se procurer des occasions de plaisir sensuel

[16] Al Fârâbî, *Le livre du régime politique*, Introduction traduction et commentaires de Phillipe Vallat, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 192.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

> et de badinerie, et de la mesure atteinte par chacun dans ces deux types de plaisir »[17].

La conséquence est que de la même manière que le corps de ceux dont la vie est gouvernée par les organes génitaux est déstructurée et désorganisée, la cité gouvernée par des hommes soumis aux passions de la boisson et du sexe ne peut être que désorganisée et donc productrice de malheur.

. La deuxième cité qui porte les caractéristiques d'une cité immorale, c'est la cité versatile. Il la définit en ces termes : « *La cité versatile est celle qui avait, dans le passé, les mêmes opinions et actions que celles de la cité vertueuse, mais elle a changé en adoptant d'autres opinions et en s'adonnant à d'autres actions* »[18]. On pourrait se demander ce qui pourrait bien altérer le comportement d'un individu qui a déjà goûté à la connaissance authentique qui peut le mener vers la félicité. En réalité, il serait erroné de croire qu'une fois qu'on a accédé à la connexion avec l'Intellect Agent, nous sommes tous à l'abri des tentations des désirs du corps. Ce qu'il est intéressant de préciser ici, c'est que lorsque le philosophe roi accède à la connexion avec l'intellect agent, il est censé revenir guider son peuple vers la félicité ultime.

Ainsi sa première mission est une mission d'éducation car il doit, pour fonder une cité vertueuse, transmettre les valeurs héritées du monde supralunaire à ses citoyens. Mais une fois qu'il meurt rien ne garantit que son successeur aura autant de sagesse et de clairvoyance ni autant de force pour contrecarrer toutes les menaces qui pèsent sur la cité vertueuse. En réalité, le combat pour le maintien de la cité dans la vertu est permanent et il peut arriver que les opinions erronées finissent par s'incruster dans la cité et corrompre une bonne partie du peuple. Ainsi progressivement, des opinions fausses peuvent reprendre le dessus et faire passer la cité de la vertu au vice. Al Fârâbî est d'ailleurs tellement conscient de cette menace qu'il envisage la possibilité, qu'après la mort du fondateur de la cité vertueuse, on n'ait pas un autre philosophe roi à la hauteur pour protéger la cité et la maintenir sur le chemin de la vertu. Dans ce cas, il propose de constituer un collège de gouvernants chez qui se sont éparpillées les douze qualités que l'on recherche chez un philosophe roi. Mais il faut dire que même une telle précaution ne met pas la cité vertueuse totalement à l'abri d'une corruption.

4 Les régimes dévoyés ou trompeurs

La principale caractéristique des régimes dévoyés ou trompeurs, qu'il appelle aussi cité de l'errance, c'est la conviction des citoyens de posséder le vrai et de défendre les plus hautes valeurs. En effet, tout le monde tient à des valeurs universelles telles que la liberté, la vérité, le Bien, l'honneur, etc. Peu importe la civilisation à laquelle on appartient, peu importe la religion à laquelle on croit, que l'on soit athée ou théiste, ces valeurs nous semblent indispensables à une existence correcte sur terre. Seulement ces valeurs universelles, du fait même de leur universalité, ont un caractère abstrait. C'est pourquoi il suffit de vouloir donner un contenu réel à ces concepts pour

[17] Al Fârâbî, *Le livre du régime politique*, Introduction traduction et commentaires de Phillipe Vallat, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 193.

[18] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, paris, Albouraq, 2011, p. 258.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

se rendre compte que nous n'en avons pas la même compréhension. Pour preuve, il suffit de demander à un groupe de révolutionnaires qui se battent pour la même cause, la liberté des citoyens, quel sens ils donnent à la notion de liberté pour se rendre compte qu'ils n'en ont très souvent pas la même compréhension. On comprend aisément pourquoi Paul Valery disait de la liberté qu'elle était « *un de ces détestables mots qui ont plus de valeur que de sens […] mots très bons pour la controverse, la dialectique, l'éloquence ; aussi propres aux analyses illusoires et aux subtilités infinies qu'aux fins de phrases qui déchaînent le tonnerre* »[19].

C'est justement cette erreur sur le contenu qu'il convient de donner au concept qui est la caractéristique principale des régimes dévoyés et trompeurs. Ce sont des régimes où les citoyens ont conscience de la nécessité d'aller à la quête des plus hautes valeurs telles que l'honneur, la dignité, la liberté, la vertu etc. ils ont également conscience que ces valeurs sont plus importantes et plus hautes que toutes les richesses matérielles ; en d'autres termes ils ont fait l'effort de tenter de se départir de l'influence de la matière et des désirs qui conduisent à la bassesse. Cependant, ils se sont trompés sur la véritable signification des valeurs et principes pour lesquelles ils se battent et auxquels ils consacrent leur existence entière. Ainsi Al Fârâbî décrit la situation de la cité de l'errance en ces termes :

> « *La cité de l'errance est celle qui croit au bonheur après cette vie, mais qui l'a altéré ; elle croit en Dieu (qu'il soit honoré et glorifié), aux seconds, à l'intellect agent, mais elle a sur toutes ces choses, de mauvaises opinions sur lesquelles on ne peut rien fonder, même à les prendre sur le mode figuré et métaphorique. Son gouvernement premier est l'un de ceux qui font croire qu'ils ont reçu la révélation, sans qu'il en soit ainsi. Ils utilisent pour cela les leurres, les tromperies et les malices* »[20].

Il existe deux catégories de cités de l'errance, ou régimes trompeurs et dévoyés : la cité timarchique et la démocratie. La cité timarchique est celle dont le principe de gouvernance est la quête de l'honneur. Pourtant le nom ne l'indique pas au premier abord. Car la timarchie, si on analyse son étymologie, renvoie à la gouvernance basée sur le courage, la domination. L'honneur est un principe éthique basé sur la mise en avant de ce que l'être humain à de plus essentiel, ce qui constitue sa valeur en tant qu'être humain. Le courage en revanche renvoie à la capacité à résister face aux difficultés auxquelles nous sommes confrontés au quotidien. À vrai dire, le courage peut être une voie vers l'honneur mais elle n'est pas la seule voie.

Pourtant, dans le gouvernement timarchique, il y a comme une identité de sens entre courage et honneur. En d'autres termes, la seule manière d'accéder à l'honneur, c'est de faire preuve de courage, et c'est bien là la première erreur que commettent les citoyens de la cité timarchique. En effet, le courage, la capacité à affronter les difficultés n'implique pas nécessairement le respect des valeurs éthiques nécessaires à un comportement honorable. Car un courage sans justice, ni clairvoyance ne peut en

[19] Paul Valery, *Les principes d'anarchie pure et appliquée,* Paris, Gallimard, 1984, p 88.

[20] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, paris, Albouraq, 2011, p. 258.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

aucune manière conduire à un comportement honorable. Pire encore, cette conception de l'honneur ouvre la voie à l'expression des passions les plus destructrices. En effet, il y a chez chacun d'entre nous une passion de domination que Nietzsche appelle la « volonté de puissance » et qui ne cherche qu'une occasion de s'exprimer. Ainsi, nous dit Nietzsche, « *en bas bouillonne une volonté ardente, avide de domination, faite de brusques jaillissements, qui cherche à se faire jour par toutes les voies, toutes les crevasses, toutes les cavités* »[21].

Et justement cette quête de l'honneur par l'intermédiaire du courage qui est érigée en vertu suprême donne un terreau fertile à l'expression de cette volonté de domination. Car les citoyens ne font plus la distinction entre le courage et la capacité à dominer son prochain. Pour eux, le plus courageux c'est celui qui est parvenu à dominer tous les autres et est donc le plus digne d'honneur. Car au fond, l'enjeu ici c'est d'être bien vu par les autres, d'être adulé, d'avoir la réputation d'être invincible et d'être capable de résister à toutes les épreuves. Ainsi nous dit Al Fârâbî que

> « *la cité des honneurs est celle dont les habitants ont pour but de s'entraider pour être honoré, flatté, loué et célébrés parmi les nations, glorifié et magnifiés par les paroles et les actes, jouissant de l'excellence et de la splendeur, soit aux yeux des autres, soit à leurs propres yeux, chacun selon son désir et selon sa capacité* »[22].

Ici apparaît clairement une deuxième erreur que commettent les citoyens de la cité timarchique ou cité des honneurs, c'est la confusion entre l'honneur et les honneurs. L'honneur est une disposition morale qui place l'homme, en tant qu'être de raison, au premier plan de tout en cherchant à protéger sa dignité. Les honneurs en revanche, ce sont les marques de sympathie, de considération et de respect que les autres nous accordent. L'honneur est donc une disposition intérieure tandis que les honneurs sont une marque de reconnaissance du monde extérieur. Or le problème c'est qu'il arrive très souvent qu'une personne soit reconnue et adulée pour de mauvaises raisons. Les hommes se laissent facilement impressionnés par des actes supposés héroïques parce qu'ils jugent plus en fonction de leurs émotions qu'en fonction d'une adéquation avec les principes éthiques. Voilà comment dans la cité timarchique, des tyrans qui ont commis les pires atrocités peuvent se retrouver au sommet de la hiérarchie sociale et honorés et adulés par tout un peuple. On voit donc à quel point une fausse opinion sur une valeur aussi importante que l'honneur peut être à l'origine des malheurs de tout un peuple.

C'est une erreur similaire que l'on retrouve chez les citoyens de l'autre type de régime trompeur : la démocratie. En effet, un des principes fondamentaux de la démocratie c'est la liberté de s'exprimer sur les grandes questions qui concernent l'avenir de l'État, mais aussi de participer activement à la gestion de la cité. Mais pour que ces principes puissent être appliqués, il nécessaire au préalable d'admettre l'application d'un autre principe, celui de l'égalité de tous les citoyens devant la loi. C'est d'ailleurs

[21] Nietzsche, *Considérations inactuelles IV*, in : œuvres complètes, Editions Arvensa, 2020, p. 555.

[22] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, Paris, Albouraq, 2011, p. 256.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

pourquoi, il l'appelle aussi cité collective, car tout est censé se décider de manière collégiale. Mais pour Al Fârâbî, les citoyens du régime démocratique se trompent sur le sens qu'il convient de donner à la notion de liberté. Pour eux, la liberté c'est la possibilité d'agir comme bon nous semble sans restriction aucune. Elle est selon Al Fârâbî « *celle dont les habitants cherchent à être libres, chacun faisant ce qu'il veut, sans retenir ses désirs en rien* »[23].

Ainsi de même que pour la cité timarchique, la mauvaise compréhension de la véritable signification des valeurs conduit à se soumettre à ses passions destructrices. Dans le régime démocratique, la volonté d'agir conformément à ses propres passions va conduire à une déstructuration de la cité. Car si chaque citoyen à les mêmes droits que tout le monde de s'exprimer sur tous les sujets, d'occuper tous les postes sans considération de son naturel, on ne tardera pas à vivre dans le chaos et donc dans le malheur. C'est pourquoi il considère que la cité collective ne peut que nous conduire vers le malheur.

5 Conclusion

La cité vertueuse d'Al Fârâbî demeure quoi qu'on dise un idéal vers lequel toute cité devrait tendre. Mais pour parvenir à réaliser cette cité vertueuse, il est nécessaire de comprendre ce qui empêche les cités qui existent dans la réalité de correspondre à la description de la cité vertueuse. Au fond, toutes les cités viciées ont pris le chemin inverse de celui qui mène vers la vertu parce les opinions sur la base desquelles elles sont gouvernées sont erronées, basées sur l'ignorance ou une mauvaise compréhension des valeurs de la vertu. C'est la raison pour laquelle la première tâche du gouvernant qui veut instaurer une cité vertueuse est de combattre ces opinions erronées par la transmission des opinions vraies, c'est-à-dire l'éducation.

Bibliographie

AL FARABI, *La philosophie de Platon*, Paris, Editions Allia, 2002

AL FARABI, *De l'obtention du bonheur*, traduit de l'arabe par Olivier Seyden et Nassim Lévy, présenté et annoté par Olivier Seyden, Paris, Editions Allia, 2020,

AL FARABI, *Le livre du régime politique*, Introduction traduction et commentaires de Phillipe Vallat, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

AL FARABI, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, Paris, Albouraq, 2011.

EPICTETE, *Manuel*, traduction de Jean François Thurot suivi des *Entretiens,* Rassemblés par Arrien, Traduction de victor cardaveaux, Paris, Editions J'ai Lu, 2014

MAHDI, M. *La cité vertueuse d'Al Fârâbî : la fondation de la philosophie politique en Islam,* Paris, Albin Michel, 2000.

MOORE TH. *Utopie*, Traduit de l'anglais par Victor Stouvenel Préface de Claude Mazauric Revu et annoté par Marcelle Bottigel, Editions Sociales 1997.

NIETZSCHE, F. Considérations inactuelles IV, in : *œuvres complètes*, Editions Arvensa, 2020

PLATON, Gorgias, in *œuvres complètes*, traduction sous la direction de Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2011.

[23] Al Fârâbî, *Opinions des Habitants de la cité vertueuse*, Texte traduction et critique par Amor Cherni, Paris, Albouraq, 2011, p. 256.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

SCHOPENHAUER A. *Parerga & Paralipomena : Petits écrits philosophiques*, Traduction et annotation et Jean-Pierre Jackson, Paris, Editions Coda, 1988, P 366-367

VALERY P. *Les principes d'anarchie pure et appliquée (1936-1938),* Paris, Gallimard, 1984

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026